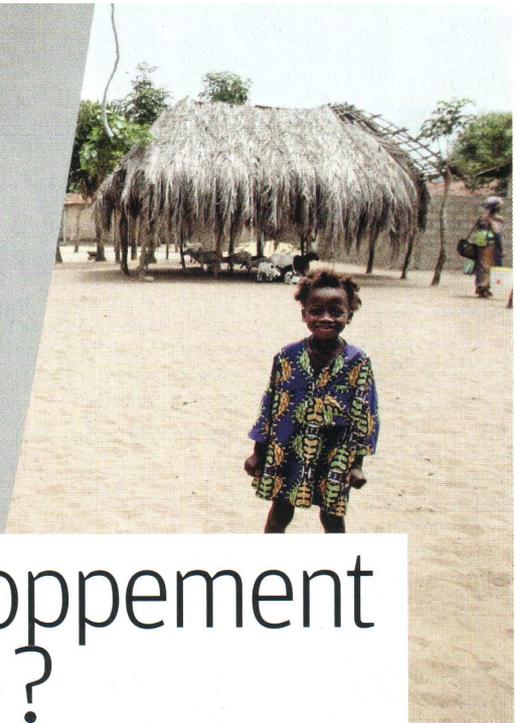


LIBRE ARBITRE RÉFLEXION SUR UN SUJET QUI DIVISE...

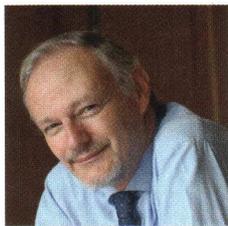
AGENCE FRANÇAISE
DE DÉVELOPPEMENT

développeur d'avenirs durables



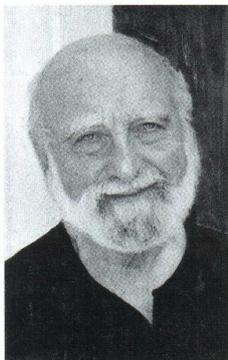
L'aide au développement est-elle efficace ?

Les 2300 milliards de dollars (1 680 milliards d'euros) d'aide publique au développement dépensés en cinquante ans n'ont pas permis de faire décoller la plupart des pays dits sous-développés. Plus de la moitié de la population de la planète vit, aujourd'hui encore, avec moins de deux dollars par jour. Les pays pauvres sont-ils condamnés à le rester ?



JEAN-MICHEL SEVERINO

Directeur général de l'Agence française de développement et membre fondateur du blog « Idées pour le développement » (www.id4d.org)



MAJID RAHNEMA

Diplomate et ancien ministre, Majid Rahnema a représenté l'Iran à l'ONU. Il se consacre, depuis plus de vingt ans, au problème de la pauvreté.

P

eut-on « attribuer » la pauvreté qui sévit sur une grande partie du globe au sous-développement économique des pays qui abritent ces populations pauvres ?

Jean-Michel Severino : Oui, bien que ces termes de pauvreté et de sous-développement recouvrent des réalités diverses. Pour l'économiste Amartya Sen, est pauvre une personne qui ne dispose pas de la capacité d'être acteur de son propre destin. Force est de constater qu'un enfant qui naît au Mali a une espérance de vie près de deux fois inférieure à celle du bébé qui vient au monde en Europe. L'histoire récente de la Chine ou de l'Inde montre que le rattrapage, en terme de capacités, passe, dans une première phase, par une croissance économique vigoureuse. Aujourd'hui, l'Afrique subsaharienne a besoin de croissance économique vive ; c'est elle qui permettra à chacun de ses citoyens d'investir dans son bien-être. Le processus de développement économique contribue ainsi à la lente convergence de l'égalité des chances des citoyens de la planète.

Majid Rahnema : La pauvreté, entendue au sens de misère, est une invention toute récente des sociétés modernes, comme le démontre l'anthropologue Marshall Sahlins dans son ouvrage *Age de pierre, âge d'abondance*. Nos premiers ancêtres n'avaient jamais connu ce genre de pauvreté. En fait, la pauvreté conviviale, c'est-à-dire cet art de vivre dignement avec ce qu'on a et

“L'AIDE INSTITUTIONNALISE UNE FORME DE CHARITÉ SÉCULAIRE...”

MAJID RAHNEMA

ce que l'on arrive soi-même à produire et à gérer a été, pendant des millénaires, l'arme principale contre la misère. Nos prédécesseurs disposaient peu de ce que nous nommons aujourd'hui biens et services. Mais le manque de ces biens ne les accablait pas à la misère, parce que leurs besoins étaient définis et limités par leur propre éthique de vivre, plutôt que par un système économique qui leur imposait les siens. Dans les sociétés de don qui ont suivi l'âge dit de pierre, le don n'était jamais perçu comme une perte physique irremplaçable, mais comme une sève appelée à nourrir l'arbre tout entier. C'est seulement avec l'instauration de la royauté et l'avènement de la civilisation marchande qu'on assiste à la destruction des liens de solidarité sociale et, donc, à la naissance de la pauvreté.

Le but de l'aide au développement n'est-il pas, comme l'énonçait le Président Nixon, de servir les intérêts des pays développés plus que d'aider les pays dits sous-développés ?

M. R. : La plus grande partie de l'aide aux pays qualifiés de pauvres est destinée à restructurer leurs modes de vie pour les adapter aux exigences de l'économie mondiale, et souvent, pour les mêmes raisons, à renforcer leurs programmes militaires et répressifs. La motivation principale de l'aide au développement n'est pas de répondre aux aspirations profondes des pauvres, mais d'en faire des éléments dociles et avides de la machine productive, tout en les dépossédant de leurs propres moyens de lutter contre la misère. L'aide institutionnalise une forme de charité séculaire qui fait de ses bénéficiaires des assistés permanents de plus en plus dépendants d'un système de besoins qui corrompt corps et âme. Les victimes spoliées de leurs vrais biens ne sont jamais aidées dès lors qu'elles cherchent à se démarquer du système productif mondialisé pour trouver des alternatives conformes à leurs propres aspirations.

J.-M. S. : Tout dépend de la façon dont on conçoit l'intérêt. Pendant la guerre froide, il était essentiellement défini en terme géopolitique : le monde en développement était un vaste terrain de luttes d'influence entre les deux blocs. L'aide économique du Nord comptait parmi les outils de cette lutte. A l'heure de la mondialisation, et alors que la planète s'apprête à accueillir neuf milliards d'habitants dans quelques décennies, l'enjeu est de focaliser l'aide sur des intérêts partagés par les sociétés du Nord et du Sud. Alors que les crises alimentaire, énergétique ou climatique se multiplient, cette plage d'intérêts communs laisse une grande place à des collaborations mutuellement bénéfiques. Seule une approche

partenariale de l'aide permet de se prémunir contre cet effet pervers de la relation entre donateur et bénéficiaire – et donc de servir efficacement les intérêts bien compris des Etats du Nord comme du Sud.

L'aide au développement n'a-t-elle pas participé à un processus de création de misère en fragilisant ou détruisant les économies vivrières des pays dits sous-développés ?

J.-M. S. : Le développement est un champ éminemment complexe qui interdit les raccourcis. Comme dans toute politique publique, des erreurs ont été commises, dont les acteurs du développement ont d'ailleurs appris. L'agriculture vivrière a, en effet, été trop longtemps négligée, ce que la crise alimentaire de 2008 a rappelé avec force. Mais l'Agence française de développement travaille depuis longtemps au renforcement de l'agriculture de subsistance et de proximité en Afrique et en Asie. Plus de 400 000 personnes bénéficieront d'un projet agricole ou d'irrigation appuyé par l'AFD en 2009.

M. R. : Au Brésil, qui représente aujourd'hui l'un des plus grands producteurs de soja, la majorité des habitants souffre de carences en protéine. En Inde, les populations pauvres continuent de souffrir de malnutrition alors que le pays est devenu l'un des plus grands producteurs de riz basmati. Les « progrès » de la production moderne s'accomplissent toujours au détriment des pauvres. Les connaissances et les technologies importées paralysent, sinon détruisent, leurs savoirs et savoir-faire qui, jusque-là, constituaient leur richesse vivante. L'importation massive des valeurs et produits des pays développés a détruit systématiquement les économies de subsistance des pays du tiers-monde. Ces politiques de recolonisation, conduites au nom du développement, ont favorisé un « bouillon de culture » propice à l'effondrement du tissu communautaire et à l'apparition de nouvelles formes de misère morale.

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC TARIANT

A lire :

Quand la misère chasse la pauvreté, de Majid Rahnema (Fayard, Actes Sud, 2002 et Babel, 2003).

La puissance des pauvres, de Majid Rahnema et Jean Robert (Actes Sud, 2008).

L'aide au développement, de Jean-Michel Severino et Jean-Michel Debrat (Le Cavalier bleu, Idées reçues, 2009).

Le fardeau de l'homme blanc. L'échec des politiques occidentales d'aide aux pays pauvres, de William Easterly (Markus Haller, 2009).